

▶ ACCUEIL
EDITION IMPRIMEE : ▶ A LA UNE ▶ S'ABONNER

lundi 28 janvier

AUJOURD'HUI
ECONOMIE
ART DE VIVRE

RECHERCHE

 

- L'Essentiel
- Monde
- France
- Politique
- Sports
- Sciences et Santé
- Multimédia
- Culture
- Rétro 2001

LES DOSSIERS

LES ANNONCES

Emploi/Immobilier

Passer une annonce

Cartes, Itinéraires, Plans de ville

LES FIGARO étudiant

www.lefigaro.fr/etudiant

Emplois/Stages

Soirées/Associations

JEUX LE FIGARO

Spectacles, expos, avant-premières ...

▶ Pour jouer, cliquez

A VOTRE SERVICE

- ▶ A la une du Figaro
- ▶ Le Figaro vous offre
- ▶ S'abonner
- ▶ Club Figaro Loisirs
- ▶ Chercher un article
- ▶ Contacter le Figaro

LE GROUPE FIGARO

- ▶ Le Groupe
- ▶ Les Publications

LES EVENEMENTS

- ▶ La Solitaire
- ▶ Trophée Golf
- ▶ Cross du Figaro

▶ Aujourd'hui ▶ Rétro 2001 ▶ Culture ▼ Article

## «Plateforme» : les désarrois d'un routard du sexe

**LE FIGARO**

Publié le 24 août 2001, page 23

Sans doute mon père avait-il, à plusieurs reprises, envisagé de me déshériter; finalement, il avait dû y renoncer; il avait dû se dire que c'était trop de complications, trop de démarches pour un résultat incertain (car ce n'est pas facile de déshériter ses enfants, la loi ne vous offre que des possibilités restreintes : non seulement les petits salauds vous pourrissent la vie, mais ils profitent ensuite de tout ce que vous avez pu accumuler, au prix des pires efforts).

Il avait dû se dire surtout que ça n'avait aucun intérêt - parce que, ce qui pouvait arriver après sa mort, qu'est-ce qu'il en avait à foutre ? Voilà comment il avait raisonné, à mon avis. Toujours est-il que le vieux con était mort, et que j'allais revendre la maison où il avait passé ses dernières années; j'allais également revendre le Toyota Land Cruiser qui lui servait à ramener des packs d'Evian du Casino Géant de Cherbourg. Moi qui vis près du Jardin des Plantes, qu'aurais-je fait d'un Toyota Land Cruiser ? J'aurais pu ramener des raviolis à la ricotta du marché Mouffetard, et c'est à peu près tout.

Lorsqu'il s'agit d'un héritage en ligne directe, les droits de succession ne sont pas très élevés - même si les liens d'affection n'étaient, eux non plus, pas très forts. Impôts déduits, je pouvais ramasser dans les trois millions de francs. Ça représentait à peu près quinze fois mon salaire annuel. Ça représentait également ce qu'un ouvrier non qualifié pouvait espérer gagner, en Europe occidentale, au cours d'une vie de labeur; ce n'était pas si mal. On pouvait commencer à s'en sortir; on pouvait essayer.

Dans quelques semaines, certainement, je recevrais une lettre de la banque. Le train approchait de Bayeux, je pouvais déjà imaginer le déroulement de la conversation. Le professionnel de mon agence aurait constaté un solde positif important sur mon compte, il souhaiterait s'en entretenir avec moi - qui n'a pas besoin, à un moment ou à un autre de sa vie, d'un partenaire placements? Un peu méfiant, je désirerais m'orienter vers des options sûres; il accueillerait cette réaction - si fréquente - avec un léger sourire. La plupart des investisseurs novices, il le savait bien, privilégient la sécurité par rapport au rendement; ils s'en amusaient souvent, entre collègues. Je ne devais pas me méprendre sur ses termes: en matière de gestion du patrimoine, certaines personnes âgées se comportent comme de parfaits novices.

Pour sa part, il tenterait d'attirer mon attention sur un scénario légèrement différent - tout en me laissant, bien entendu, le temps de la réflexion. Pourquoi ne pas investir, effectivement, les deux tiers de mon avoir dans un placement sans surprises, mais à revenu faible ? Et pourquoi ne pas consacrer le dernier tiers à un investissement un peu plus aventureux, mais aux possibilités de valorisation réelles ? Après quelques jours de réflexion, je le savais, je me rendrais à ses arguments. Il se sentirait conforté par mon adhésion, préparerait les documents avec un pétitement d'enthousiasme - et notre poignée de main, au moment de la séparation, serait ouvertement chaleureuse.

Je vivais dans un pays marqué par un socialisme apaisé, où la possession des biens matériels était garantie par une législation stricte, où le système bancaire était entouré de garanties étatiques puissantes. Sauf à me risquer hors des limites de la légalité, je ne risquais ni malversation ni faillite frauduleuse. En somme, je n'avais plus trop de soucis à me faire. Je n'en avais d'ailleurs jamais réellement eu : après des études supérieures sans être éblouissantes, je m'étais rapidement orienté vers le secteur public. C'était vers le milieu des années quatre-vingt, dans les débuts de la

EN LIGNE A :

---

LES TITRES

La Renaissance du Musée Guimet

Verdi : le plus dramatique des Requiems

La miraculeuse revanche de Henri Salvador

Narbonne fait ses adieux à Trenet

Césars : le triomphe des femmes

Exposition : l'Amérique la plus «POPulaire»

Tout le monde est fou d'«Amélie Poulain»

Céline, du purgatoire au sanctuaire

Cannes : trucs et ficelles d'un palmarès attendu

Bernard Pivot tire sa révérence

FORUMS

Crise afghane : vos réactions

LETTRE D'INFO

L'actualité chaque matin par courrier électronique ? Entrez votre e-mail et validez.

SOUVENEZ-VOUS

Rétro 2001: tous les événements de l'année

INVITATIONS

Le Figaro vous invite : cliquez ici

TOURISME

Envie de partir ? Des idées de vacances.

modernisation du socialisme, à l'époque où l'illustre Jack Lang répandait faste et gloire sur les institutions culturelles d'Etat; mon salaire à l'embauche était tout à fait correct.

Et puis j'avais vieilli, assistant sans trouble aux changements politiques successifs. J'étais courtois, correct, apprécié par mes supérieurs et mes collègues; de tempérament peu chaleureux, j'avais cependant échoué à me faire de véritables amis. Le soir tombait rapidement sur la région de Lisieux. Pourquoi n'avais-je jamais, dans mon travail, manifesté une passion comparable à celle de Marie-Jeanne? Pourquoi n'avais-je jamais, plus généralement, manifesté de véritable passion dans ma vie ?

Quelques semaines passèrent encore, sans m'apporter de réponse; puis, au matin du 23 décembre, je pris un taxi pour Roissy.

Et maintenant j'étais là, seul comme un connard, à quelques mètres du guichet Nouvelles Frontières. C'était un samedi matin pendant la période des fêtes, Roissy était bondé, comme d'habitude. Dès qu'ils ont quelques jours de liberté les habitants d'Europe occidentale se précipitent à l'autre bout du monde, ils traversent la moitié du monde en avion, ils se comportent littéralement comme des évadés de prison. Je ne les en blâme pas; je me prépare à agir de la même manière.

Mes rêves sont médiocres. Comme tous les habitants d'Europe occidentale, je souhaite voyager. Enfin il y a les difficultés, la barrière de la langue, la mauvaise organisation des transports en commun, les risques de vol ou d'arnaque: pour dire les choses plus crûment, ce que je souhaite au fond, c'est pratiquer le tourisme. On a les rêves qu'on peut; et mon rêve à moi c'est d'enchaîner à l'infini les «circuits passion», les «séjours couleur» et les «plaisirs à la carte» - pour reprendre les thèmes des trois catalogues Nouvelles Frontières.

J'ai tout de suite décidé de faire un circuit, mais j'ai pas mal hésité entre «Rhum et salsa» (réf. CUB CO 033, 16 jours/14 nuits, 11 250 F en chambre double, supplément chambre individuelle: 1 350 F) et «Tropic thaï» (réf. THA CA 006, 15 jours/13 nuits, 9 950 F en chambre double, supplément chambre individuelle: 1 175 F). En fait, j'étais plus attiré par la Thaïlande; mais l'avantage de Cuba c'est que c'est un des derniers pays communistes, probablement pour pas longtemps, il y a un côté régime en voie de disparition, une espèce d'exotisme politique, bref. Finalement, j'ai pris la Thaïlande.

Il faut reconnaître que le texte de présentation de la brochure était habile, propre à séduire les âmes moyennes : *«Un circuit organisé avec un zeste d'aventure, qui vous mènera des bambous de la rivière Kwai à l'île de Koh Samui, pour terminer à Koh Phi Phi, au large de Phuket, après une magnifique traversée de l'isthme de Kra. Un voyage «cool» sous les Tropiques.»* (...)

Même s'il n'exigeait qu'une condition physique moyenne, «Tropic thaï» s'inscrivait dans le cadre des «circuits aventure»: catégories d'hébergement variables (simple, standard, première catégorie); nombre des participants limité à vingt afin d'assurer une meilleure cohésion du groupe. J'ai vu s'approcher deux Blacks très mignonnes, avec des sacs à dos, je me suis pris à espérer qu'elles avaient choisi le même circuit; puis j'ai baissé le regard, je suis allé retirer mes documents de voyage. Le vol durait un peu plus de onze heures.

Prendre l'avion aujourd'hui, quelle que soit la compagnie, quelle que soit la destination, équivaut à être traité comme une merde pendant toute la durée du vol. Recroquevillé dans un espace insuffisant et même ridicule, dont il sera impossible de se lever sans déranger l'ensemble de ses voisins de rangée, on est d'emblée accueilli par une série d'interdictions énoncées par des hôtesses arborant un sourire faux. Une fois à bord, leur premier geste est de s'emparer de vos affaires personnelles afin de les enfermer dans les coffres à bagages - auxquels vous n'aurez plus jamais accès, sous aucun prétexte, jusqu'à l'atterrissage.

Pendant toute la durée du voyage, elles s'ingénient ensuite à multiplier les brimades, tout en vous rendant impossible tout déplacement, et plus généralement toute action, hormis celles appartenant à un catalogue restreint : dégustation de sodas, vidéos américaines, achat de produits duty-free. La sensation constante de danger, alimentée par des images mentales de crashes aériens, l'immobilité forcée dans un espace limité provoquent un stress si violent qu'on a parfois observé des décès de passagers par crise cardiaque sur certains vols long-courriers.

Ce stress, l'équipage s'ingénie à le porter à son plus haut niveau en vous interdisant de le combattre par les moyens usuels. Privé de cigarettes et de lecture, on est également, de plus en plus souvent, privé d'alcool. Dieu

merci, les salopes ne pratiquent pas encore la fouille au corps; passager expérimenté, j'avais donc pu me munir d'un petit nécessaire de survie: quelques Nicopatch 21 mg, une plaquette de somnifères, une fiasque de Southern Comfort. Je sombrai dans un sommeil pâteux au moment où nous survolions l'ex-Allemagne de l'Est.

© Flammarion ■

---

**Aujourd'hui** : L'Essentiel / Monde / France / Politique / Sports / Sciences et Santé / Multimédia / Culture / Rétro 2001 / Crise afghane

**Economie** : L'Essentiel / Monde / France / Finance / Entreprises / Médias / Spéciale Euro / Patrimoine / Emploi / Rétro 2001 / Bourse

**Art de Vivre** : Temps libre / Gastronomie / Tourisme / Mode / Maison / Bien-être

Droits de reproduction et de diffusion réservés © [lefigaro.fr](http://lefigaro.fr) 2001.  
Le Figaro est membre du réseau [EDA](#).

▶ [ACCUEIL](#)

EDITION IMPRIMEE : ▶ [A LA UNE](#) ▶ [S'ABONNER](#)